Les supérieurs seuls (par l'âge, la position, l'ascendance, etc.) font des *cadeaux* de Noël et du jour de l'An. Les inférieurs n'en rendent pas. Mais ces derniers peuvent offrir un *présent* à leurs supérieurs, à l'occasion du jour de fête ou du jour de naissance de ceux-ci.—Les gens du même âge, de la même situation, du *même sexe* peuvent échanger des *présents* à Noël et au jour de l'An.

Un célibataire, qui a dîné plusieurs fois dans une maison, *doit* envoyer des *fleurs* ou des *bonbons*, voire des *livres*, à la maîtresse de ce logis, le 31 décembre au plus tard. La femme à qui ce présent est adressé remercie par l'intermédiaire de son père ou de son mari. Si elle vit seule ou sans parent masculin auprès d'elle, elle écrit un court, un aimable billet. Il est bien entendu que *jamais* elle n'offre rien en retour.

Les cadeaux que l'on se fait entre parents ou entre amis si intimes que les relations ont couleur de liens de famille, si même il n'y a supériorité, ces cadeaux peuvent affecter la forme la plus ordinaire ou la plus splendide : on donne fort bien une douzaine de mouchoirs de poche, ou un fil de perles de 100,000 écus ; de l'argent monnayé : pièce d'argent, louis, billet de mille francs, ou un humble bouquet de violettes, un sac de bonbons ou une paire de chevaux. Tout dépend des fortunes réciproques. Il n'y a qu'une règle à observer : à une personne riche, il faut offrir une inutilité, ou, du moins, une chose dont elle puisse se passer : bronzes, fleurs extrêmement rares, porcelaines anciennes, dentelles précieuses, bonbons exquis, ou...si l'on est pauvre, soi-même, un bouquet très simple. A une personne de position moyenne, un objet qui puisse, à la fois, lui servir et satisfaire une de ses fantaisies. A une personne pauvre, une chose utile, qui lui épargne une dépense.

Pour bien faire un présent, il faut encore étudier les goûts de celui à qui on le destine. Il y a des gens, au contraire, qui ne consultent que leurs préférences. Ainsi, un de mes oncles, qui adorait les mandarines et détestait les pralines, envoya un jour une caisse de ces petites oranges à une amie qui ne pouvait les souffrir, tandis qu'elle raffolait des bonbons inventés par le sommelier du maréchal du Plessis-Praslin. Cette amie sut gré à mon grand-oncle de l'intention qu'il avait eue de lui être agréable, mais son présent ne lui apporta pas d'autre plaisir. C'était un peu maigre. Mon grand-oncle ! — Dieu ait son âme ! — avait agi en égoïste, — qu'il me pardonne de le dire ; —en cette circonstance il n'avait écouté que son *moi*, lequel devait faire silence, car il ne s'agissait pas de lui. Notez que mon oncle avait vu son amie grignoter des pralines et refuser des mandarines.

Le Travail chez la Femme.

II

Dans un précédent article du mois de mars, où j'étudie la révolution opérée par la vapeur qui détruit la petite industrie, pour faire surgir à la place nos grandes manufactures et nos ateliers géants, j'ai fait ressortir comme découlant de cette transformation du travail la nécessité qui enlève la femme au foyer pour la jeter au sein de vastes agglomérations d'ouvriers. Mais, ce souffle puissant, caractéristique de nos temps, qui déplace l'activité feminine pour la transporter dans des sphères nouvelles, n'a pas dans une même tourmente envahi toutes les classes de la société, et l'existence que mène à l'extérieur la femme du peuple contraste avec le *far niente* traditionnel dans lequel nos grandes dames s'obstinent à vivre.

Pourquoi, en effet, quand notre siècle, relevant l'humanité, inculque à chacun l'idée de sa dignité, de sa personnalité en le livrant à sa propre initiative, l'élite de nos femmes, privées des garanties que leur offrait autrefois la stabilité des fortunes, ne se résolvent-elles pas à rompre avec de vieux préjugés, et à se livrer au travail : industrie, commerce, comptabilité, littérature, arts, sciences abstraites et pratiques, que sais-je ?... Vastes champs qui s'ouvrent à leur activité, où leur intelligence puiserait une vigueur nouvelle, et se sentirait grandir en face de nouveaux horizons ; et quand viendraient ces revers de fortune si communs de nos jours, elles seraient prêtes alors à vivre honnêtement d'un travail lucratif.

Hélas ! qui n'a entendu les cris de détresse de parentes et d'amies que la froide main du malheur a frappées ; à qui des circonstances douloureuses ont enlevé avec l'objet de leur affection le soutien